

JEAN HATZFELD

OÙ EN EST
LA NUIT

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

L'AIR DE LA GUERRE. Récit. L'Olivier, 1994 (prix Décembre 1994).

LA GUERRE AU BORD DU FLEUVE. Roman. L'Olivier, 1999.

DANS LE NU DE LA VIE. Récits des marais rwandais. Seuil, 2000 (prix France Culture 2001).

UNE SAISON DE MACHETTES. Récit. Seuil, 2003 (prix Femina essai 2003).

LA LIGNE DE FLOTTAISON. Roman. Seuil, 2005.

LA STRATÉGIE DES ANTILOPES. Récit. Seuil, 2007 (prix Médicis 2007).

OÙ EN EST LA NUIT

JEAN HATZFELD

OÙ EN EST LA NUIT

roman

nrf

GALLIMARD

© *Jean Hatzfeld, 2011. Tous droits réservés.*
© *Éditions Gallimard, 2011, pour la version française.*

1

La première pensée de Frédéric lorsque le camion stoppa le long d'un pan de mur déchiqueté, que l'on apercevait noirci à travers une bourrasque de sable, fut qu'il serait difficile de commencer sa journée par un de ces cafés crème dont il se régala depuis plusieurs jours. Il se trompait.

Le vent soufflait de plus belle, le sable fouettait son visage. Il n'avait cessé de la nuit, tout au long de la piste ; la vitesse du véhicule et les rebords de la benne en avaient seulement atténué la brutalité. Une poussière grise tourbillonnante brouillait la lumière jaune de l'aube. À peine Frédéric eut-il sauté à terre qu'elle recouvrit ses vêtements, lui piqua les yeux.

D'abord ombre étrange, la silhouette d'un âne tirant une carriole sortit du nuage de poussière pour s'arrêter derrière la camionnette. Deux militaires grimperent dessus et se mirent à transbahuter les caisses qui avaient accompagné Frédéric pendant le voyage ; l'un d'eux lui tendit son sac qu'il arrima à son épaule. Il distinguait des bâtiments de part et d'autre d'une place qui n'en

était pas une, plutôt un terrain aplani où il devinait, au bout, un monticule cerclé de lignes noires qui pouvaient être des fils barbelés. Pour échapper à l'énervement du vent autant que pour détendre ses jambes ankylosées, il s'apprêtait à se diriger vers n'importe lequel des bâtiments, quand une main s'appuya sur son bras. Un militaire qu'il n'avait pas entendu approcher lui dit en anglais : « Vous êtes le Français ? Le capitaine veut vous parler. Ce n'est pas loin. »

Le capitaine l'attendait au volant d'une camionnette ; il l'invita à monter à bord et lui dit, en français :

« Je ne sais pas si vous êtes le bienvenu ici, mais vous êtes bel et bien venu. » Plus tard, quand Frédéric osera lui demander en quelle occasion il avait appris le français, il lui répondra que la mort, à la bataille de Garigliano, de son grand-père, sergent dans le 1^{er} Régiment d'artillerie coloniale, lui avait valu une bourse de pupille au centre d'apprentissage de la Gendarmerie nationale de Rochefort, en Charente-Maritime.

« Rien ne bouge dans le désert, sauf la météo et la guerre, reprit-il. Et elles, elles vont très vite. Plus vite et plus imprévisibles que partout ailleurs, parce que aucun obstacle ne freine ni le vent ni l'ennemi. Ce n'est pas la première fois que vous approchez cette frontière, je crois. Les règles sont strictes. Vous devez être fatigué, suivez ces hommes, ils vous montreront votre tente, et dormez tant que le vent dure. »

Les roues de la carriole crissaient sur la pierraille d'une pente qu'elles gravissaient tout droit en l'absence de chemin, ne déviant pas pour éviter les arbustes qu'elles écrasaient. Probablement à cause du vent, les

militaires ne prononçaient pas un mot. Frédéric, qui se demandait depuis un moment ce qu'il était venu faire ici, seul, sans la compagnie de confrères, avec ce vent qui ne cessait plus, ce capitaine, cette tente qui l'attendait et que d'avance il ne supportait pas, se sentit brusquement accablé. Mais cette sensation l'amusa, le renvoyant à d'autres premiers matins de voyage où il s'était ainsi maudit d'avoir atterri dans un endroit inconnu. Il se mit à maugréer à haute voix, dans le vent, certain de ne pas être entendu, quand, en bas d'une butte, apparurent des chameaux ; une multitude, immobiles, aussi beiges que le sable, comme statufiés, si nombreux que les silhouettes des plus éloignés disparaissaient dans les tourbillons de poussière. Ces chameaux se tenaient raides entre des palmiers qui se tordaient dans les rafales, allongés sur leurs pattes repliées, corps serrés les uns contre les autres, tête hautaine ou stoïque dans les bourrasques pour certains, plus fatalistes, le cou et la tête posés à plat sur le sol pour les autres. Cette assemblée animale raviva aussitôt la bonne humeur de Frédéric.

C'était une oasis tapie au creux des dunes, une palmeraie où des murets en pierre délimitaient des courtes. Au passage de la première, les effluences de fourrage et de fumier secs suggéraient l'idée d'un enclos à bétail. Derrière la deuxième, dans un coin où tourbillonnait la fumée d'un feu, un groupe d'hommes, affalés sur des tapis ou des banquettes de camions, semblait attendre le nouveau venu. L'âne stoppa la carriole. Après des salutations écourtées par le bruit du vent, les militaires s'assirent à leur tour le long du mur, Frédéric

les imita. C'est à ce moment qu'il savoura comme jamais la première gorgée d'un café crème, apporté dans la minute par une fillette. Comme il ne cessait de brasser la mousse beige avec sa cuillère, la mine interloquée, l'un des hommes rompit le silence pour lui préciser : « *Buna bewetet* : lait de chamelle, c'est le moka harari, le café de bienvenue. »

En haut, sur la dune, à l'abri de haies de cactus, on apercevait des tentes de nomades, en rien semblables aux tentes militaires qu'avait redoutées Frédéric. Rondes, en raphia tressé, comme il en avait vu sur la piste, elles étaient calottées de pans de tissus multicolores pâlis par le soleil ou le sable. Lui fut assignée la plus exiguë, sans doute celle d'un berger, puisque mitoyenne d'un bercail où somnolaient des chèvres. Dedans, on y respirait une odeur froide de brûlé en provenance de l'âtre, mêlée à celle de beurre rance et d'une sorte d'encens. On y ressentait surtout le calme. La terre damée du sol avait été balayée, des outres d'eau étaient suspendues à la poutre transversale. Frédéric avala un peu d'eau saumâtre, posa son sac et s'allongea sur une natte, les mains jointes sous la nuque, ravi ; le vent toujours rugissant qui faisait craquer les palmiers, enfin, ne pouvait plus l'atteindre.

Il s'éveilla en sursaut, trempé de transpiration mais, plus que la chaleur, c'était une multitude de sons qui l'avaient tiré de son sommeil. Des voix de femmes bavardes, à proximité de la tente ; plus loin un charivari d'animaux, dans lequel il reconnut bêlements de chèvres et blatèment de chameaux dont il n'allait plus se lasser, chants d'oiseaux aussi et, après un instant, il

perçut, très distant, énigmatique, un martèlement lourd, vibrant dans l'air à un rythme régulier.

Dehors, dans un air bleu, nettoyé de la brumaille poussiéreuse, le désert de Somalie s'étendait à perte de vue, plus exactement jusqu'à un horizon incandescent sous la chaleur. Sur une terre plate et gravelée de pierrailles noires, tachée d'un gris siliceux, perturbée par des pinacles érodés, s'élevait au loin une montagne noire tel un météore posé par une main divine. C'est de là-bas que venaient les explosions sourdes. Frédéric s'étonna de n'avoir pas identifié immédiatement les instigateurs de ce martèlement. À chaque détonation, s'élevaient des volutes de fumée, vite dissoutes par la chaleur. En clignant des yeux, on pouvait discerner l'alignement des canons de tanks ensevelis jusqu'à la tourelle dans le sable. C'était la première fois que Frédéric venait sur ce tronçon du front, situé le plus au sud.

Frédéric ne fut emmené sur la ligne de front que le lendemain. Sur la piste, filaient deux sillons creusés par les chenilles des tanks, qui franchissaient l'étendue de pierraille vers la petite montagne. Au bord, reposaient des squelettes de bétail qui avaient fini de blanchir, comme dans les déserts de westerns, et qui tenaient compagnie à des carcasses de véhicules rongées par la rouille. Des tertres s'étaient affaissés, sapés par les bourrasques; des pyramides basaltiques penchaient docilement dans le sens des vents les plus forts. Les tanks qu'il avait aperçus étaient protégés par des parapets. Des cahutes enfouies dans le sable abritaient des caisses. Les détonations stridentes des obus tirés par les tanks

rendaient comique toute tentative de concertation entre les militaires qui s'activaient derrière les engins ou entre les abris et les camions. Il s'attendait à cette ambiance de tranchées ensablées, stagnante pendant des mois, parfois des années. Il jubilait cependant d'être parvenu à se rendre si loin dans cette guerre, de se retrouver isolé, par cette chaleur, d'avoir à l'écrire une nouvelle fois.

Chaque matin, Frédéric partageait le café crème mousseux avec les éleveurs de l'oasis. Il blaguait avec le cheikh, palabrait avec ceux qui lui proposaient inlassablement d'échanger son ordinateur contre un de leurs ânes, répondait aux questions pointilleuses des uns et des autres sur les manies des Blancs, les coutumes des chrétiens ou les mœurs des Français. Puis il descendait dans la rue.

Un jour, assis devant l'un des bâtiments, les bombardements n'ayant pas encore débuté, il contemplait la quiétude du désert dans sa lumière rasante. La plaine brune d'où s'élevaient au loin les pinacles fantomatiques, la montagne noire sur son tapis de brume, les chameaux tanguant en file derrière des femmes qui les tiraient par le licol captivaient son attention, sans toutefois l'empêcher d'être intrigué par un militaire en faction sur une chaise, à quelques mètres. Car lui aussi posait son regard en alternance sur le désert et sur lui, comme s'il hésitait à l'apostropher. Vêtu d'un uniforme en treillis gris et bleu, la kalachnikov sur les genoux, il ne cessait de plier et déplier ses jambes au bout desquelles pesaient des godillots trop grands. Une expression subtile distinguait son visage émacié

qu'accentuaient un nez aquilin, un grand front bombé très éthiopien et une fine moustache. Au bout d'un moment, il lança à Frédéric : « Et comment va la France ? Et la Seine ? Vous habitez Paris ?

— Pas trop mal, je suppose... Vous l'avez connue ? Comme étudiant ?

— Non, j'y vivais il n'y a pas si longtemps...

— Où cela ? demanda Frédéric, cherchant à gagner du temps pour tenter de mettre un nom sur ce visage qui, il en était certain maintenant, ne lui était pas inconnu.

— Rue Guynemer, vous voyez où elle se trouve ? Le long du jardin du Luxembourg... »

Il s'avança d'une démarche faussement engourdie, les jambes un peu raides, attitude typique des sportifs habitués aux courbatures des lendemains de compétition, puis il tendit la main à Frédéric.

« Je m'appelle Ayanleh... »

— Oh, ça ! Ayanleh... Dites... Vous ne seriez pas Ayanleh Makeda... Oui, mais ? Mais qu'est-ce que vous faites là ? »

Un sourire illumina le visage de son interlocuteur.

« Vous savez donc qui je suis ? »

— Vous pensez ! J'étais à Pékin pour les Jeux, j'étais même dans le stade, ce jour-là, le Nid d'Oiseau, vous pensez si je me souviens. »

Il s'en souvenait même avec précision. C'était un dimanche matin, dernier jour des jeux Olympiques, il était allé au stade retirer son accréditation car il devait chroniquer dans la soirée les fastes de la cérémonie de clôture. Le marathon lancé dans les rues de Pékin était retransmis sur des écrans géants fixés aux quatre sommets des gradins. Au trente et unième kilomètre,

Ayanleh avait lancé une formidable attaque, sans à-coups, en puissance, qui disloquait derrière lui le peloton mètre après mètre. Seuls un Marocain, Jaouad Gharib, ainsi que Samuel Wanjiru, le longiligne Kényan, parvenaient à suivre; puis le Marocain cala, le torse plié par des spasmes. Wanjiru tint la cadence, de son allure bondissante, sans pourtant jamais pouvoir relayer Ayanleh, signe d'un malaise; il s'accrocha à sa foulée. Une nouvelle fois, une troisième fois, une dixième, celui-ci démarra, tenta de décrocher le Kényan dans les derniers boulevards, chaque fois Wanjiru céda et se laissa distancer de quelques dizaines de mètres afin d'amortir les coups de boutoir d'Ayanleh, mais parvint à revenir dans son dos. Ayanleh entra dans le stade avec deux petits mètres d'avance et nul dans la tribune de presse ne lui donnait une chance de résister à la phénoménale vitesse de pointe de son adversaire kényan au bout de la dernière ligne droite. Tout au long d'un dernier tour de folie qui souleva une extravagante *ola* dans le public submergé par l'intensité du dénouement, Ayanleh résista aux terribles sprints de Samuel Wanjiru. À trois reprises il se vit remonter à hauteur d'épaule par le Kényan, mais jamais ne lui abandonna un centimètre d'avance, ne lui consentit, à cet instant crucial de leur duel, la sensation rédhibitoire d'une possible supériorité. Il sentit le souffle de son adversaire dans son cou, résista à l'ultime accélération et préserva dix centimètres d'avance — une épaisseur d'épaule — sur le fil de la ligne d'arrivée, derrière laquelle tous deux trébuchèrent pour s'effondrer et rouler l'un sur l'autre.

Ayanleh approcha sa chaise, mais ils n'eurent guère le temps de bavarder : les premières explosions retentirent, atténuées, éloignées, remarquèrent-ils ensemble ; les volutes s'échappaient d'un versant plus reculé de la petite montagne. Répondant au brusque appel d'un gradé, Ayanleh tendit la main à Frédéric et se dirigea à petites foulées vers un camion sur lequel se hissaient d'autres soldats.

Frédéric reprit sa contemplation du désert. Il lui vint en mémoire une affaire de dopage qui suivit ce marathon olympique ; il l'avait lu sur Internet de même qu'une polémique autour de son manager, un Kazakh, mais sans y prêter beaucoup attention car à l'époque il se trouvait à Kandahar.

Le lendemain, les obus explosaient plus loin et leur écho revenait plus sourd, la file des camions s'étirait plus longue, la rue s'était vidée. Frédéric y chercha Ayanleh, en vain, et le supposa parti creuser de nouvelles tranchées. Des jours s'écoulèrent avant qu'il ne le revoie.

Chaque jour, au retour de la ligne de front, Frédéric traînait dans la rue, bavardait avec des militaires. En début d'après-midi, il remontait dans la palmeraie où il s'initiait à l'élevage des chameaux. Le téléphone portable n'accrochait aucun réseau, le capitaine lui interdisait l'accès à internet sur les ordinateurs de l'armée. La nuit glaciale tombait tôt.

Il ne s'ennuyait pas, au contraire, il se plaisait de plus en plus dans l'oasis. Il faisait rire les femmes avec ses bonnes manières, les complimentait sur leurs bijoux, ne

manquait jamais de les remercier à chaque repas, les aidait à porter l'eau depuis la source, ce qui lui valait du café à toute heure du jour. À l'ombre des palmiers, il rédigeait ses notes. Ne plus joindre son journal ne le souciait pas, encore moins de se retrouver esseulé deux ou trois journées dans sa tente pendant les tempêtes de sable, il travaillait sur son calepin ou rêvassait en écoutant les furies du vent, s'amusait à penser à tout ce qu'il ratait à Paris.

À l'abri d'un muret, en fin d'après-midi, il retrouvait les hommes avec qui mâchonner les feuilles de khat et papoter jusqu'à la nuit. Aucun d'eux n'évoquait jamais la ligne de front déployée devant leurs yeux, ni entre eux ni avec Frédéric dont ils voyaient qu'il en revenait.

Parfois des aigles fusaient, surgis de si haut dans l'azur que l'on ne pouvait imaginer d'où ils avaient pu s'envoler. Ils plongeaient en piqué dans le sable et remontaient dans les airs par paliers, les serres chargées d'un mulot, ou plus lentement à coups d'ailes rendus laborieux par le poids d'un fennec gigotant, et se posaient sur des branches de palmiers alentour. La nuit, les remplaçait la féerie de la voûte céleste et son arsenal d'étoiles filantes ; jaillissaient les indiscernables cris d'animaux du désert qui concertaient jusqu'aux lueurs roses de l'aube.

Frédéric apprit à harnacher les chameaux, nouer les cordes de leur alignement et les guider au milieu des bosquets d'arbres pour le ramassage du bois sec. Souvent apparaissaient à l'horizon des processions de caravanes ; il les regardait traverser lentement la plaine de pierailles, fresques miniatures en provenance de Somalie, à

destination des hauts plateaux. Elles passaient plus ou moins loin selon l'intensité des bombardements.

Un jour, cependant, l'une d'elles quitta la ligne d'horizon pour bifurquer à angle droit vers l'oasis. Des heures durant sous un soleil impassible, muets, les gens de l'oasis regardèrent cette file approcher, raccourcie dans sa perspective verticale. Les hommes sortirent enfin du miroitement solaire, ils arrivèrent d'un pas encore plus lent qu'il n'apparaissait de loin, emmitouflés d'étoffes beige et noir, aux côtés de leurs chameaux dont les longues pendaient à terre. Leurs prunelles étincelaient dans leurs yeux jaunis ou rougis. Aucune parole d'accueil. La transpiration avait creusé de fins ruisselets sur la pellicule de sable de leur visage. Ils acceptèrent sans un mot les louches d'eau que des enfants puisaient dans des outres et leur tendaient. Leurs chameaux, cou tendu vers l'avant presque à l'horizontale, rumaient mécaniquement l'air brûlant, gueules ouvertes, narines béantes afin d'optimiser l'aération de leurs poumons palpitants et râlant, lèvres rétractées sur les gencives par la sécheresse. Aucun blâtement ni mouvement d'irritation à la vue de l'eau, leur soif semblait au-delà de cela. Leurs harnachements de cuir étaient craquelés et leurs cordages s'étaient effilochés sous les morsures du sel, comme les sandales de leurs propriétaires. Natte, tapis de prière, outre vide emplissaient le creux des selles à dossier en bois.

Une brutale dysenterie imposait cette halte. Les bêtes s'agenouillèrent sous les palmiers, avec des gestes des pattes méticuleux en raison de leur cargaison de sacs en toile de jute. Ce n'était ni des barres de sel, ni des caisses d'armes. Frédéric se tint discrètement à l'écart du

déchargement mais, tout heureux d'être sollicité par les caravaniers, se chargea d'abreuver les bêtes au puits avec les gamins.

Dans la soirée, les femmes étalèrent des tapis le long des murets, allumèrent les feux et apportèrent des marmites. Elles jetèrent des miettes de résine d'encens sur les braises. Les hommes de la caravane et ceux de l'oasis se mirent à mâchonner le khat, regardant le désert, et à deviser sur un ton qui n'offrait aucun indice à Frédéric pour deviner s'ils se connaissaient de longue date ou se rencontraient pour la première fois. Les uns après les autres, ils s'endormirent enroulés dans leurs lainages à même les tapis.

Au moment de leur départ, tandis que les animaux se laissaient charger tout en arrachant jusqu'à la dernière seconde les feuilles d'arbuste à portée de leurs lèvres rassérénées, Frédéric, trop curieux, interrogea un caravanier sur des sacs qu'il aidait à arrimer. Le caravanier rit. Il en fendit un d'un coup de couteau et souleva une poignée de téléphones portables dans leurs emballages neufs. Il dit : « Dubaï, Mogadiscio, Addis, en direct, derniers modèles... Tu veux acheter ? Caméras, Playstations génération quatre ?

— Et au retour, des chargements de khat ? »

Ils se remirent au travail en riant.

Ayanleh Makeda se tenait assis en faction sur la même chaise que le premier jour, lorsque Frédéric repassa au coin de la véranda. Il semblait rêvasser, les coudes posés sur les genoux. Pas la moindre trace de fatigue sur son visage, ni jamais, d'ailleurs, Frédéric le remarquerait plus tard, d'expression de contrariété. Après quelques

balbutiements, Ayanleh s'assura que Frédéric n'écrirait rien sur sa présence ici et ils parlèrent de marathons. Malgré sa timidité, il se racontait sans réticence et, parfois, il pouvait se montrer intarissable. Il parlait d'une voix paisible, souriant à la moindre occasion ; il recourait à des métaphores insolites pour se décrire en gamin éthiopien galopant sur le chemin de l'école, l'esprit imprégné des exploits d'Abebe Bikila sur les hauts plateaux. Il s'animait au souvenir de ses premiers Jeux à Sydney, ou de son arrivée à Paris. Plus que tout, il ne se fatiguait pas de discuter et digresser sur les singularités de chacun des marathons qu'il avait courus. Frédéric ne se lassait pas d'être ainsi emmené si loin.

« Et alors, ce contrôle de dopage positif? » finit-il par demander, un jour où Ayanleh retraçait sa victoire à Pékin, un peu par curiosité mais surtout parce qu'il pressentait qu'Ayanleh attendait cette question et que ne pas la poser à ce moment-là eût causé de l'embarras, peut-être même de la méfiance. Ayanleh répondit d'un ton anodin :

« Je ne suis sûr de rien. Je me suis vu écarté de tout.

— Mais tu avais pris un produit dopant? Tu sais, ne sois pas embêté de ne pas répondre, ce n'est pas mon affaire, je m'en fiche un peu. Je veux dire, je peux comprendre, et que tu te taises et que tu puisses avoir bricolé ceci ou cela.

— Pourquoi se taire? Je peux bien promettre sur la tête de qui vous voulez, le produit pour lequel j'ai été accusé, j'ignorais que j'en avais avalé et qu'il était interdit, parce que je ne savais pas qu'il existait.

— Ah, et tu t'es expliqué? »

Ayanleh sourit. Il hésita face à l'effort que représen-

tait la répétition de cette explication, ou peut-être le désarroi qu'elle suscitait, aspira une bouffée d'air comme sur une ligne de départ.

« Voilà. On a appris le contrôle positif le mercredi par un coup de téléphone à l'appartement. C'était un journaliste de *L'Équipe*, il voulait des précisions, il n'a même pas accepté de me dire comment il l'avait appris. Deux heures plus tard, l'ambassade appelait mon épouse pour nous recommander de ne pas sortir de chez nous, de ne plus répondre au téléphone jusqu'à l'arrivée du premier conseiller. Les journaux l'ont annoncé sur leurs sites Internet, sans gêne, sans exprimer une petite hésitation ; des équipes de radio et de télé sont venues se bousculer toute la soirée devant l'immeuble. Elles guettaient même ma sortie dans l'escalier des poubelles.

— Ensuite ? D'habitude elles s'impatientent vite.

— Ensuite, le vendredi je me retrouvais dans l'avion pour Addis. Les coachs de la fédération ont reçu les explications des gens du laboratoire, ils ont répondu à ma place, je crois. Ils n'ont partagé aucune information avec mon épouse. J'ai patienté une semaine sans un appel, j'ai été convoqué au ministère des Armées, on m'a précisé mon affectation et j'ai reçu cet uniforme et cette mitraillette, puis j'ai attrapé le camion sur la piste que vous connaissez, jusqu'ici. C'est le capitaine qui m'a demandé de vous pousser à ne rien écrire à ce sujet, quand il nous a vus ensemble. »

Frédéric réfléchit pour trouver une question à poser :

« Tu penses que des gens de ta fédé auraient pu te charger avec ce produit à ton insu ?

— Bien sûr que non. Chez nous, trop de champions

Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain

ISBN :



Où en est la nuit Jean Hatzfeld

Cette édition électronique du livre
Où en est la nuit de *Jean Hatzfeld*
a été réalisée le 14 mars 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070132942).

Code Sodis : N48677 - ISBN : 9782072439728.
Numéro d'édition : 181617.